

la vallée, annonçant l'accident aux habitants des villages et criant de toutes ses forces :

—Sauvez-vous ! sauvez-vous sur les montagnes ! Il en a sauvé ainsi des centaines de personnes, en les prévenant ; mais d'autres, ne le connaissant pas et le prenant pour un fou, lui rirent au nez.

L'inconnu, sans se décourager et tout entier à la mission qu'il s'était imposé, continua sa course effrénée jusqu'à Johnstown, mais si rapide que fut le galop du cheval, le torrent allait plus vite encore, les flots l'atteignirent et l'engloutirent bientôt.

\* \* \* Eglises, monuments publics, édifices en pierre destinés à braver les efforts de plusieurs siècles, maisons, constructions de toute sorte, tout a été enlevé, balayé dans toute la vallée pendant l'espace de quelques minutes.

Dans la ville de Johnstown il reste à peine dix maisons, à Cambria moins encore, et de la population de 55,000 habitants de cette région, on croit que le tiers au moins a péri, bien qu'il soit évident que jamais on ne saura exactement le nombre des morts.

Le feu a ajouté ses horreurs au désastre.

Le pont du chemin de fer de Pennsylvanie, sur la rivière qui traverse Johnstown, a seul résisté à l'impétuosité du courant, mais une foule de maisons en bois, dans lesquelles se trouvaient encore de nombreuses personnes, ont été entraînées et ont formé, près du pont, un barrage qui s'est élevé à une hauteur prodigieuse. Cet énorme amas de bois, d'où partaient les cris déchirants des malheureux qui faisaient des efforts désespérés pour se dégager, a pris feu, et la lueur de cet incendie a éclairé pendant toute la nuit la vallée de Cone-maugh, où se déroulaient tant de drames effrayants.

Chaque dépêche nous annonce de nouvelles tristes, des actes d'héroïsmes et des scènes ignobles, car il faut malheureusement le reconnaître, une nuée de bandits, hongrois et nègres, s'est abattue sur les ruines, parcourant les quartiers dévastés, pillant, volant, et dépillant les morts.

Plusieurs de ces misérables ont été lynchés.

\* \* \* Voici un fait qui donnera une idée de la force du courant et qui prouve que toute résistance était impossible.

L'eau grossissait dans les rues avec une rapidité effrayante et les maisons étaient entraînées l'une après l'autre, quand les directeurs du grand établissement métallurgique de Columbia firent renverser douze wagons de fer en gueuse, à l'endroit où le courant paraissait le plus fort, afin de l'enrayer un peu et donner ainsi aux personnes se trouvant dans les maisons situées, en aval, un moment de répit pour essayer de se sauver. Mais rien ne pouvait entraver la violence de cet effrayable courant, et bientôt les blocs de fer furent entraînés comme des cailloux par le torrent.

Quinze mille pertes de vie, des millions de dollars de pertes matérielles ! Trente mille personnes dans la misère ! voilà le résultat de la négligence d'un club de pêcheurs qui n'ont pas écouté les avis de personnes d'expériences, qui les ont prévenus depuis plusieurs années de la nécessité de faire réparer la digue de leur réservoir !

\* \* \* Je vous ai cité tout à l'heure entre mille un acte de dévouement, et je vous prie de croire que je préfère m'occuper de ce côté du bien qui fait honneur à l'humanité, plutôt que de ces vaines vaines qui s'abattent sur les cadavres, dont j'ai été forcé de parler plus haut.

Il y a une dizaine de jours, à quelques lieues de Québec, deux braves marins, Téléphore Mercier, patron, et N. Charbonneau, second de la goëlette *Marie Amélie*, ont sauvé, en risquant leur vie, un matelot nommé Perreault accroché depuis vingt quatre heures à une épave et ballotté par une mer épouvantable, pendant la tempête qui a soufflé, trois jours durant, dans le golfe.

Plusieurs journaux, en racontant les détails du sauvetage, et ils sont très émouvants, terminent en disant qu'ils sont convaincus que les autorités ne laisseront pas les sauveteurs sans récompense.

Je suis parfaitement de leur avis, et à ce propos,

je crois qu'il serait temps pour nous de fonder une société de sauveteurs et d'établir une décoration, médaille de sauvetage, qui serait donnée chaque année, en séance publique, aux plus méritants ; ainsi que cela se fait déjà en plusieurs pays d'Europe.

Il suffirait de quelques hommes d'initiative pour mener à bien ce projet qui aurait pour but de récompenser, honorifiquement au moins, les braves qui se dévouent pour sauver leurs semblables ; mais j'ai déjà ainsi prêché dans le désert, et si je reviens effleurer encore cette question, c'est plutôt par acquit de conscience que dans l'espoir de voir la réalisation de ce vœu.

Notre rôle n'est-il pas de regarder les peuples marcher et notre ambition ne se borne-t-elle pas à croître beaucoup en nombre et très peu en progrès ?

\* \* \* Notre fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste, sera célébrée cette année à Québec, avec un éclat inaccoutumé et dans des circonstances toutes spéciales.

C'est en effet le 24 de ce mois que doit avoir lieu l'inauguration du monument élevé en l'honneur de Jacques Cartier, des marins de la *Grande Hermine*, de la *Petite Hermine* et de l'*Emerillon*, ainsi que des Pères de Brébeuf, Massé et Chs Lallemant.

Ce monument, dont nous publierons un croquis dans notre prochain numéro, est érigé sur l'emplacement même du premier hivernement des Français en Canada (1535-36), et du premier établissement des missionnaires Jésuites à Québec (1625), au confluent des rivières Saint-Charles et Lairet.

En parcourant la liste des personnes qui ont souscrit à cette œuvre nationale, je relève des noms étrangers mais bien connus des Canadiens.

Le comte de Paris ; M. de Malvilain, président du tribunal de commerce de Saint-Malo ; le duc d'Aumale ; MM. G. Chastenet-Beaulieu ; Claudio Jeannet, le marquis de Bassano ; Roger et Chernoviz ; l'abbé Peyret, chanoine de la cathédrale d'Anch ; J.-B.-V. Géhaut, lecteur de l'Université de Munich ; Eugène Veullot ; Lucien Brun, sénateur, et sa famille ; A. Vérité, d'Alger ; La ville de Saint-Malo ; Gustave Wekeman, de Bruxelles, etc., etc.

Vous le voyez, l'appel de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec a été entendu au loin, et il faut espérer que nous aurons tous à cœur de contribuer au succès de cette fête qui a une si grande importance historique.

Je me propose, du reste, de vous parler beaucoup plus longuement de cette solennité dans ma prochaine causerie.

\* \* \* Je viens de parcourir un poème de M. de Borelli, *Alain Chartier*, qui est représenté en ce moment à Paris, au Théâtre Français, avec un succès qui prouve que les beaux vers et les grandes idées sont toujours en France dans leur véritable patrie.

J'en détache ce passage si vivant et si largement écrit, le cheval de Jeanne d'Arc :

... Elle allait chevauchant, bannière en main, sans heaume.  
—Nu-tête, mais ayant une auréole au front !  
Tous tant que nous étions, entraînés péle-mêle,  
Effaçant d'un seul coup l'inoubliable affront,  
Nous suivions, sans jamais rompre d'une semelle,  
Son bon courtaud de guerre, — un paysan comme elle !  
Ah ! le digne Français que ce brave cheval !  
Droit aux Anglais, toujours, par le mont et le val,  
Il poussait, aux naseaux ayant deux jets de flamme :  
Il ne se pouvait pas qu'il lui manquât une âme !  
Eussions-nous peu de monde, et l'ennemi beaucoup,  
Il allait son chemin, la bride sur le cou.  
Son pas rythmé scandait la marche vengeresse  
Mieux que tous les clairons et que tous les tambours ;  
Et, — comme s'il n'eût fait que changer de labours, —  
En vaillant tatcheron, sagement et sans presse,  
Il faisait sa besogne, et broyait du sabot  
Les hommes de Bedford et les gens de Talbot.  
C'est qu'il était pesant, le bon cheval de Jeanne !  
Quand, luisant au soleil en terrible attirail,  
De la pourpre au harnais, du sang à la balzane,  
Il éventrait les rangs du heurt de son poitrail,  
On eût dit le sillon que fouille et que chavire  
Le soc d'une charrue ou l'avant d'un navire !  
—Et puis, figurez vous, bien droite son l'arçon,  
Une étonnante fille en habits de garçon ! —  
Derrière eux, la Trémoille, et la Hire et Xaintrailles  
Venaient, élargissant le sillage vainqueur ;  
Et des frissons sacrés vous prenaient aux entrailles  
A voir aller ainsi la Jeanne des batailles,  
L'épée au poing, l'éclair aux yeux, — la France au cœur !

Quels beaux vers ! comme c'est grand ! !

\* \* \* On a enfin décidé de construire une nouvelle prison à Montréal, et cela, non sans besoin,

car il y a plus de dix années que les grands jurés déclarent, quatre fois l'an, que cet immeuble est malsain, insuffisant et mal divisé.

Cette décision a été prise à la suite d'une visite faite par les ministres, à ce que l'on est convenu d'appeler l'*Hôtel Payette*, mais, dans le compte rendu de cette inspection, il est un point passé inaperçu et qui a cependant son importance.

On a constaté qu'un grand nombre de détenus passent leur temps à... ne rien faire, mais absolument rien, bâillant aux corneilles tout le jour, attendant la soupe de farine d'avoine et l'heure du coucher, jusqu'à extinction de sentence.

Ce système est démoralisant au possible, mais nos gouvernants n'y peuvent rien, et puisque ces prisonniers ne sont pas condamnés aux travaux forcés, il est impossible de leur imposer une occupation quelconque.

Il y a là une réforme importante à opérer, bien que l'organisation du travail dans les prisons soit un des problèmes les plus difficiles à résoudre, pour ne pas faire concurrence aux ouvriers libres.

En Belgique, on vient d'inaugurer un nouveau système, le travail isolé, en cellule, et non en commun.

Il paraît avoir donné de bons résultats, et il a même rencontré l'approbation de philanthropes qui semblent s'occuper surtout des criminels.

"Tout est combiné, dit à ce sujet M. Picot, pour que le condamné reçoive chaque jour deux ou trois visites, et grâce à ces précautions, l'état cérébral des condamnés est sain."

A ce sujet un penseur ajoute : *Il n'y a pas beaucoup d'ouvriers libres en chambre qui reçoivent deux ou trois visites chaque jour.*

Comment trouvez vous en effet ce surcroît d'attentions apportées à l'état cérébral d'un bandit qui a mérité la prison cellulaire ?

Deux ou trois fois par jour, un des employés de la prison, vient trouver le greffier, l'examine, le palpe, lui adresse des questions pleines de bontés : —Et ce petit cerveau, comment va-t-il, mon ami ?

—Je m'ennuie...

—L'ennui ! mauvais symptôme. Si je vous envoyais une petite limonade ?

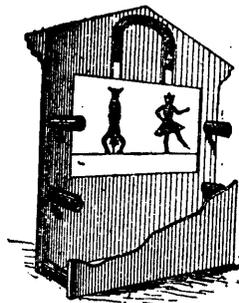
—C'est ça. Amenez la limonade, avec un grand couteau dedans !

Si je n'étais pas honnête homme, je voudrais être chenapan belge.

*Leon Tiden*

JEU SCIENTIFIQUE

LE THÉÂTRE DES ÉQUILIBRISTES



Vue d'ensemble

Construisez un petit théâtre de carton composé d'un fond et d'une façade reliés par quatre bouchons fixés par des épingles ; au dos de la façade, vous attacherez un aimant de telle sorte que les spectateurs ne puissent l'apercevoir.

Au-dessous de l'aimant tendez un fil de fer sur lequel vous placerez la pointe d'une aiguille. La hauteur du fil de fer doit être telle que la tête de l'aiguille, attirée par l'aimant, se tienne verticalement et en équilibre sans toucher l'aimant lui-même.

Ceci fait, découpez un petit personnage en papier, donnez lui la hauteur exacte de l'aiguille et collez celle-ci derrière le personnage avec un peu de cire à cacheter.

Posez la pointe de l'aiguille, dissimulée par le papier, sur le fil de fer, et vous verrez le personnage se maintenir en équilibre.

En employant un aimant à deux branches, on peut, comme l'indique le dessin, mettre deux personnages sur le fil de fer.